



# 1940 : crise d'angor, par Paul Morand

Quelques jours avant Noël 2008, vous évoquez, devant votre fils, l'existence des *Chroniques de l'homme maigre* de Paul Morand (1888-1976). Et la vie est ainsi faite que vous vous voyez bientôt offrir *L'homme pressé*<sup>1</sup> que vous n'aviez jamais ouvert. Cet ouvrage passait avant-hier encore pour une œuvre incontournable dans les milieux littéraires et – parfois – journalistiques de langue française. Paul Morand a longtemps beaucoup compté dans ces milieux où il était perçu comme l'un de ceux qui, pour de multiples raisons, a en son temps permis une nouvelle éclosion de cette langue. Ce diplomate, comme tant d'autres, n'a pas toujours su faire les bons choix politiques. Passé le deuxième conflit mondial, il a longtemps dû patienter en Suisse avant de pouvoir rejoindre l'Hexagone avec l'accord que l'on imagine quelque peu hautain de Charles de Gaulle. Il fut élu, en 1968, à l'Académie française sans jamais, comme le veut la coutume, être ensuite reçu par le chef de l'Etat français.

Penchons-nous donc un instant sur notre précieuse présent ; et découvrons la dimension plus proprement médicale – souvent sous-estimée – de *L'homme pressé*. Morand, lui-même alors grandement bousculé par les événements, précise que cet ouvrage a été écrit à Paris entre novembre 1940 et mars 1941. En ouverture, le délicieux tableau d'un homme métaphorique qui ne parvient pas à contrôler ses gestes et qui, par de nombreux aspects, pourrait correspondre à l'un des tableaux contemporains de nos «troubles obsessionnels compulsifs». Dans un de ces cabanons des faubourgs parisiens, «où l'on déjeune l'été d'un point de vue et où l'on dîne de fraîcheur», le héros – Pierre Niox – croise le docteur Zacharie Regencrantz, venu d'Iéna et, déjà, interdit d'exercice médical dans la France d'alors.

A peine descendu d'un taxi, Pierre Niox, grand fumeur, entre précipitamment dans l'estaminet, s'empare d'une bouteille de quinquina et d'un siphon d'eau de Seltz. Le médecin observe et son diagnostic ne tarde guère. «A moi, spécialisé dans l'étude des mouvements impulsifs et dans l'anatomie des réflexes, votre fougue m'est apparue très extraordinaire, pas du tout proportionnée avec son objet (...), dit alors le médecin étranger. Jusqu'ici rien d'anor-

mal mon cher monsieur. Je vous classai d'emblée parmi les sujets paroxystiques-avides-de-se-satisfaire-rapidement (...). Aucune thérapeutique et le mal déjà bien présent ne cessera de fleurir, d'empirer. Superbe tableau clinique brossé dans une époque qui commençait à être rongée par une accélération des transports et des sens, synonyme de progrès.

Dans l'actuelle édition Gallimard, nous sommes 250 pages plus loin. Pierre Niox, 35 ans, a sans le savoir, tout brûlé de son corps sinon de son âme. Ce grand fumeur s'essouffle. Non sans difficulté il est parvenu à se marier et souffre quelque peu d'attendre un enfant. Antiquaire des «hautes époques» il est, seul, en voyage d'affaires aux Etats-Unis. L'ivresse de la vitesse spatio-temporelle ne cesse de l'envahir. Après le bateau, c'est le train.

Puis l'avion pour une escapade publicitaire au-dessus de New York afin de goûter les splendeurs grandissantes de la puissance américaine dont parla, bien autrement, Céline.

Morand : «Pierre ne vit rien ; il ne pouvait plus respirer ni tourner le cou. La douleur gagnait l'épaule, passait en écharpe sous l'aisselle, lui ankylosait le bras gauche jusqu'au coude, jusqu'au petit doigt. Il suait, il claquait des dents, les tempes prises dans une porte de fer qui se refermait (...). Il serrait les dents, les paupières, les paumes, les reins, les narines, les oreilles ; il pressait l'un contre l'autre, ainsi que l'huître presse ses coquilles contre l'attaque du couteau, tout ce que son corps offrait de couplé et de jumelé. (...) Des détonations se succédaient dans sa tête, des tocsins à le mettre en miettes. Il faisait la moue pour éloigner ses lèvres de ses dents, qui les auraient tranchées net.»

La «stewardess en blanc, très fardée» ne remarque rien et Pierre Niox, qui ne sait pas faire le diagnostic, pressent néanmoins que dans de telles circonstances «l'organisme cède ou se redresse». Le sien se redressera qui traverse à nouveau l'Atlantique et réclame l'avis du docteur Zacharie Regencrantz. Ce dernier ne peut toujours pas exercer la médecine. Après mille travaux, il est hébergé chez un confrère, à Marnes-la-Coquette, où il travaille pour une maison de produits pharmaceutiques en «mettant du foie de veau en ampoules». Morand : «Pierre courut à Marnes, retrouva la poignée de main fondante et les histoires de passeport, pleines de péripéties monotones, du Juif errant.

Fort d'une expérience millénaire du malheur, Regencrantz savait l'accommoder à toute sauce, avec philosophie. Pierre raconta à son tour son voyage en Amérique avec animation et gaieté.»

Le patient décrit son malaise aérien. Auscultation suivie d'un passage «aux rayons». Morand : «Un électro-aimant crépita derrière le paravent. Dans un tube, sur le filament en quartz phosphorescent, de cette couleur d'orchidée que nous devons à la foudre, Pierre vit s'établir, pour se répéter en vibrations interrompues, une sorte de signature magnétique, de

«... sur le filament en quartz phosphorescent, Pierre vit s'établir, pour se répéter en vibrations interrompues, une sorte de signature magnétique, de moulage incandescent de son souffle ...»

moulage oscillant et incandescent de son souffle.» Quelque peu après, tombe le diagnostic : «Sténocardie classique, malheureusement.» Nous cachons bien évidemment la suite à celles et ceux qui ne la connaissent pas. Et le médecin de

formuler un bien sombre pronostic.

Comment, à ce stade, résister ici à quelques envies ? Celle, entre autres, de proposer que ces passages fassent l'objet d'une lecture publique dans nos amphithéâtres ; qu'on les commente entre enseignants et étudiants ; que l'on s'en serve pour formuler des questions originales pouvant nourrir des examens et des concours qui généralement ne le sont guère. Imaginons. Quels examens sont-ils ici pratiqués ? Quelle était leur pertinence ? Devant un tel tableau clinique, quel serait votre arbre décisionnel ? Que peut aujourd'hui évoquer le diagnostic du docteur Zacharie Regencrantz ? Une thérapeutique était-elle, alors, envisageable ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Ce médecin a-t-il un comportement éthique en prenant en charge – à sa demande – un ami ? Comment-il, d'autre part, une faute éthique en lui révélant de cette manière le très sombre pronostic ? Quel serait ici, selon vous, le comportement le plus approprié ?

Et plus généralement, comment ne pas voir, au travers de cette écriture d'une élégance que l'on pourrait naïvement tenir pour surannée l'émergence, littéraire, d'une entité pathologique aujourd'hui en expansion continue que voit nos contemporains «vouloir-tout-et-tout-de-suite» ?<sup>2</sup>

Jean-Yves Nau  
jynau@orange.fr

1 Morand Paul. *L'homme pressé*. Paris : Editions Gallimard. Collection L'Imaginaire. ISBN : 2-076072065-9.

2 Sur ce thème, on consultera avec le plus grand intérêt : «Savoir attendre pour que la vie change» de François Roustang, Paris : Editions Odile Jacob, collection Poches. ISBN : 2-7381-2052-0.